Parler en son nom ?

Comprendre les témoignages d'esclaves africains originaires de l'océan Indien (1850-1930)*

Edward A. Alpers et Matthew S. Hopper

À la toute fin de 1878, le consul américain de Zanzibar, William Hathorne, écrivait à son homologue britannique, John Kirk, à propos de l'arrestation de trois esclaves africains sur le trois-mâts américain *Lacouia*, originaire de New Bedford dans le Massachusetts, par des officiers de l'HMS *London*. L'objet de cet échange était le témoignage supposé des Africains qui, selon les officiers de marine britanniques, avaient été embarqués de force par les Américains sur la plage de l'île d'Anjouan au mois de juillet. Selon le consul Hathorne cependant, leur « maître » le D^r Wilson, un planteur de canne à sucre d'Anjouan¹, les avait donnés au bateau américain. Le conflit reposait sur la traduction de ce qu'auraient dit les Africains – lesquels étaient « des 'Wa-Makua' et *non* des 'Waswaheli', » – aux marins britanniques.

* Une version de cet article a été présentée à la réunion annuelle de l'American Historical Association à Washington DC en janvier 2008. Les auteurs souhaitent remercier la modératrice, Sondra Greene, pour ses suggestions lors de cette réunion, ainsi que les membres du séminaire de recherche sur l'histoire africaine de l'UCLA.

1 - Le docteur Benjamin Wilson, chirurgien à bord d'un balcinier provenant de New Bedford, dans le Massachusetts, s'installa en 1872 à Anjouan sur 2 000 hectares dans les plaines patsi proches de la capitale de Moutsamoudou, avec un bail de trente ans accordé par le sultan Abdallah III. Six ans plus tard, le sultan chassa de leurs terres les habitants de trois villages patsi, afin que B. Wilson puisse développer ses plantations sans être gêné par les cultures des villageois. Jean MARTIN, *Comore : quatre îles entre pirates et planteurs*, Paris, L'Harmattan, 1983, vol. 2, p. 10-12 ; Pierre VÉRIN, *Les Comores*, Paris, Karthala, 1994, p. 104-105 ; Gary W. CLENDENNEN et Peter M. NOTTINGHAM, *William Sunley and David Livingstone : A tale of two consuls*, Madison, University of Wisconsin-Madison, 2000, p. 71.

Interpreters in Swaheli language being so entirely different from those taken before one, I can only attribute to the fact that the negroes could understand but a very little of the Kiswaheli language and such being the case, not very much weight can be attributed to the interpretation of their statements as rendered by Lieutenants O'Neill and Cutfield².

W. Hathorne fut finalement « obligé d'employer un interprète 'Makuwa' pour les comprendre pleinement », ce qui lui permit d'apprendre non seulement les circonstances de leur capture, mais également qui ils étaient³. Lors de l'interrogatoire mené avec le capitaine du vaisseau britannique, Rufus Gifford, il apprit que les trois hommes répondaient aux noms de Similla, M'cassa et Fereggie. À la question du consul, « parlez-vous kiswahili ? », Similla répondit : « Je comprends très peu cette langue car ce n'est pas ma langue maternelle ; Je comprends parfaitement l'anzwani ou les langues d'Anjouan et de Makuwa⁴. »

Cet incident révèle un problème récurrent dans les nombreux témoignages d'Africains à l'époque de la traite des esclaves en Afrique orientale et soulève un certain nombre de questions importantes concernant ces documents. Le point central est que, si les spécialistes de l'esclavage dans l'océan Indien ont pu identifier un nombre croissant d'exemples de voix africaines parmi les personnes réduites en esclavage, presque toutes ces voix nous parviennent, d'une façon ou d'une autre, par la médiation de la traduction. Ces sources sont néanmoins précieuses – qu'il s'agisse de témoignages très courts ou de récits plus développés – dans la mesure où ce sont les seules sources disponibles nous permettant de donner un visage aux êtres humains emportés par le tourbillon brutal de la traite dans l'Afrique orientale du XIX^e siècle. Elles permettent également d'aborder de façon générale l'expérience des individus pris dans ce terrible commerce. Nous présentons dans cet article un échantillon représentatif de ces sources provenant d'Afrique orientale, en insistant sur la façon dont les voix africaines firent leur apparition dans les archives historiques à une époque et dans un contexte où elles ne pouvaient pas parler pour elles-mêmes.

La question de savoir si les personnes réduites en esclavage ou les subalternes peuvent de fait parler en leur nom a été posée de manière provocatrice par Gayatri Spivak et revisitée de diverses manières depuis lors. La mise en cause par G. Spivak de la façon dont les sujets subalternes sont présentés et représentés dans les textes théoriques et historiques a été un défi pour les historiens de l'impérialisme et de

2 - Zanzibar National Archives (ci-après ZNA), AA 1/23. Hathorne à Kirk, Zanzibar, 31 décembre 1878.

3 - *Ibid.*

4 - ZNA, AA 1/23. Déclaration sous serment de « Trois nègres arbitrairement saisis », signé par Hathorne, le 28 décembre 1878 ; ZNA, AA 1/24. Selon une déclaration faite au lieutenant Cutfield à bord du HMS *London*, le 24 décembre 1878, ils ont donné les noms de M'passi, Similli, et Mladi. Bien que le swahili et le nzwani fassent tous deux partie du même groupe de langues bantoues G. 40, elles ne se comprennent pas mutuellement, tandis que le makua fait partie d'un groupe linguistique bantou très différent, le groupe P. 30. Voir Raymond G. GORDON Jr. (dir.), *Ethnologue: Languages of the world*, Dallas, SIL International, 2005 : <http://www.ethnologue.com>.

l'esclavage dont les effets se font sentir aujourd'hui encore. Sa conviction que « le subalterne en tant que femme ne peut être entendu ou lu » est illustrée de manière poignante par les descriptions des forces coloniales et postcoloniales prétendant représenter les morts silencieux. Qu'il s'agisse d'impérialistes victoriens justifiant une mission civilisatrice en Inde par les noms mal transcrits des veuves du *sati*, des leaders masculins des mouvements d'indépendance livrant leur interprétation du suicide de Bhuvaneswari Bhaduri, ou des historiens/théoriciens contemporains essayant de représenter les motivations et actions des masses (des subalternes), elle aboutit à la conclusion que « personne ne peut reconstruire une 'voix' »⁵.

Eve Troutt Powell a récemment réitéré le défi posé par G. Spivak aux spécialistes soucieux d'identifier les voix des esclaves africains dans l'historiographie du Moyen Orient⁶. De la même manière, Ehud Toledano a conclu, en étudiant l'histoire des populations de l'empire ottoman réduites en esclavage, que du fait de l'absence d'un nombre suffisant de récits d'esclaves – « qui accroissent la difficulté de reconstruire les voix des personnes asservies » – les recherches doivent « adopter une approche plus flexible dans l'interprétation des sources disponibles ». E. Toledano suggère de recourir à des techniques de « redécouverte des voix » ou à des processus de « reconstruction d'expérience », qui permettent d'étendre la définition de « voix » du discours seul à l'action en s'appuyant sur un examen méticuleux des silences et avec un peu d'imagination, ce qu'il applique avec des résultats variables à un ensemble de données documentaires complexes⁷.

Contrairement aux recherches d'E. Toledano sur l'empire ottoman, nous ne pouvons nous plaindre de manquer de « récits à la première personne » d'esclaves africains dans l'ouest de l'océan Indien. Nous avons identifié de nombreux exemples de « paroles » – ou tout au moins de tentatives de récits à la première personne de leur part – adressées à un grand nombre de fonctionnaires européens occupant diverses fonctions dans l'ensemble de l'océan Indien. Ces récits pèchent néanmoins d'être composés des nombreuses « couches de médiation » qu'avaient identifiées Kathryn Joy McKnight, et par la suite E. Toledano⁸. À cela viennent

5 - Gayatri C. SPIVAK, « Can the subaltern speak? », in P. WILLIAMS et L. CHRISMAN (dir.), *Colonial discourse and post-colonial theory: A reader*, New York, Columbia University Press, 1994, p. 66-111; Abena P. A. BUSIA, « Silencing Sycorax: On African colonial discourse and the unvoiced female », *Cultural Critique*, 14, 1990, p. 81-104; Gyan PRAKASH, « Writing post-orientalist histories of the Third World: Perspectives from Indian historiography », *Comparative Studies in Society and History*, 32-2, 1990, p. 383-408; *Id.*, « Subaltern Studies as Postcolonial Criticism », *American Historical Review*, 99-5, 1994, p. 1475-1490.

6 - Eve M. TROUTT POWELL, « Will that subaltern ever speak? Finding African slaves in the historiography of the Middle East », in I. GERSHONI, A. SINGER et Y. HAKAN ERDEM (dir.), *Middle East historiographies: Narrating the twentieth century*, Seattle, University of Washington Press, 2006, p. 242-261.

7 - Ehud R. TOLEDANO, *As if silent and absent: Bonds of enslavement in the Islamic Middle East*, New Haven, Yale University Press, 2007, p. 34-35.

8 - Kathryn Joy MCKNIGHT, « 'En su tierra lo aprendió': An African curandero's defense before the Cartagena inquisition », *Colonial Latin American Review*, 12-1, 2003, p. 63-85, cité in E. TOLEDANO, *As if silent and absent...*, *op. cit.*, p. 34.

s'ajouter des problèmes de transcription, de traduction et de représentation, mais ces récits n'en demeurent pas moins extrêmement précieux.

Afin de mieux comprendre ces témoignages, il est utile d'établir une comparaison avec plusieurs témoignages représentatifs d'anciens esclaves africains de la zone atlantique. Le plus ancien date de 1770. Il a été rédigé par James Albert Ukawsaw Gronniosaw, qui relate son enfance à Bornu (aujourd'hui dans le nord-est du Nigeria), son asservissement, son expérience de l'esclavage et de la liberté, et enfin le rachat de sa liberté en Angleterre⁹. Le récit, qui ne fait pas plus de cinquante pages, fut réimprimé plusieurs fois des deux côtés de l'Atlantique à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle. En 1787, Ottobah Cugoano, connu plus tard sous le nom de John Stuart, publia ses *Thoughts and sentiments on the evil and wicked traffic of the commerce of the human species*, soit la première contribution littéraire africaine au mouvement pour l'abolition de la traite des esclaves en Grande-Bretagne. Remarquable pour sa condamnation non seulement de la traite, mais aussi de l'esclavage en tant qu'institution, le livre comprend un récit de sa capture couvrant près de sept pages¹⁰. Mais le plus célèbre des témoignages de la zone atlantique est incontestablement *The Interesting narrative*, de Olaudah Equiano, qui demeure l'un des documents les plus importants du mouvement britannique en faveur de l'abolition de la traite des esclaves¹¹. Publiée pour la première fois en 1789, la longue autobiographie d'O. Equiano connut neuf éditions successives jusqu'en 1794, et fut sans aucun doute l'ouvrage le plus largement diffusé d'un auteur africain à la fin du XVIII^e siècle. O. Equiano (qui se présentait toujours sous le nom de Gustavus Vassa) parlait parfaitement anglais, avait beaucoup voyagé, et était un propagandiste accompli. Son récit permettait d'exprimer l'expérience de l'asservissement et de l'esclavage lui-même du point de vue africain, tout en relatant ses propres pérégrinations, de la liberté à l'esclavage puis de nouveau à la liberté grâce à son rachat. Quel qu'ait été le degré d'influence exercé par les sentiments abolitionnistes des autres sur son œuvre, il ne fait aucun doute qu'O. Equiano en est bien l'auteur¹². La biographie de Mahommah Gardo Baquaqua, qui fut emmené

9 - James A. U. GRONNIOSAN, *A narrative of the most remarkable particulars in the life of James Albert Ukawsaw Gronniosaw, an African prince, as related by himself*, Bath, W. Gye, 1770.

10 - Ottobah CUGOANO, *Thoughts and sentiments on the evil and wicked traffic of the slavery and commerce of the human species, humbly submitted to the inhabitants of Great Britain by Ottobah Cugoano, a native of Africa*, Londres, 1787; pour une édition électronique de la réduction en esclavage de Cugoano, voir « Narrative of the enslavement of Ottobah Cugoano, a native of Africa; published by himself, in the year 1787 », University of North Carolina-Chapel Hill, 1999: <http://docsouth.unc.edu/neh/cugoano/menu.html>.

11 - Olaudah EQUIANO, *The interesting narrative and other writings*, éd. par V. Carretta, New York, Penguin Books, 1995.

12 - Sur le débat concernant le lieu de naissance d'O. Equiano, voir Paul E. LOVEJOY, « Autobiography and memory: Gustavus Vassa, alias Olaudah Equiano, the African », *Slavery & Abolition*, 27-3, 2006, p. 317-347; Vincent CARRETTA, *Equiano, the African: Biography of a self-made man*, Athens, University of Georgia Press, 2005; *Id.*, « Response to Paul Lovejoy's 'Autobiography and memory: Gustavus Vassa, alias Olaudah Equiano, the African' », *Slavery & Abolition*, 28-1, 2007, p. 115-119; Paul E. LOVEJOY, « Issues of motivation - Vassa/Equiano and Carretta's critique of the evidence », *Slavery & Abolition*, 28-1, 2007, p. 121-125.

comme esclave au Brésil, s'échappa à New York et s'enfuit à Haïti avant de revenir aux États-Unis et au Canada, constitue le troisième exemple de ce type de long récit¹³. Publié en 1854, le récit de M. Baquaqua fut visiblement écrit à plusieurs mains, mais Robin Law et Paul Lovejoy soutiennent de manière convaincante qu'il est principalement autobiographique. Cette brochure de 66 pages offre une remarquable et longue description de la vie dans cette partie de l'arrière-pays ouest africain où grandit M. Baquaqua (dans le nord de l'actuelle république du Bénin), mais c'est également un récit très personnel. Ces quatre publications, bien qu'exprimant des histoires quelque peu différentes, sont toutes révélatrices de la forte influence du christianisme sur la vie de leurs auteurs, et toutes furent créées, de manière consciente, dans un contexte abolitionniste.

Contrairement aux témoignages issus de la traite des esclaves dans l'océan Atlantique – mieux connus et plus complets – les témoignages d'Africains conduits par l'esclavage dans l'océan Indien sont pour la plupart assez courts et n'émanent pas des esclaves eux-mêmes. À une exception près, les sources analysées ici proviennent d'archives officielles britanniques concernant l'abolition de l'esclavage et de la traite dans la partie occidentale de l'océan Indien. La première de ces sources est constituée des archives du ministère de la Marine concernant le mouvement hostile à l'esclavage dans l'océan Indien; la seconde comprend divers types d'archives consulaires d'Afrique orientale; la troisième est formée d'archives consulaires en Arabie¹⁴. Chacune de ces sources donne des informations précieuses

13 - Robin LAW et Paul E. LOVEJOY (dir.), *The biography of Mahommah Gardo Baquaqua: His passage from slavery to freedom in Africa and America*, Princeton, Markus Wiener Publishers, 2001.

14 - Nous n'incluons pas dans cet article les récits d'esclaves libérés formant la première génération de convertis au christianisme, conséquence de la pratique des autorités britanniques qui les présentaient à la fois aux sociétés de missionnaires françaises et britanniques établies à Zanzibar dans la seconde partie du XIX^e siècle. ZNA, AA 1/20. Kirk à Derby, 14 septembre 1877, incluant le rapport du père Anton Horner fait à Bagamoyo le 25 juin 1877, sur le nombre d'esclaves libérés donnés par le sultan de Zanzibar à la mission catholique française de Bagamoyo, 1873-1^{er} juin 1877 [un total de 166 esclaves, dont 75 hommes, 91 femmes; 104 enfants (68 garçons et 36 filles) et 62 adultes (7 hommes et 55 femmes)]; *Ibid.*, « Statement of freed slaves received by the Church Missionary Society, Mombasa, East coast of Africa », feuille volante signée par Russell, septembre 1875-mars 1877, comptabilisant 116 hommes, 86 femmes, 110 garçons, 55 filles; *Ibid.*, un autre tableau relatant la remise de 270 esclaves libérés en 1877 à la CMS (Church Missionary Society), aux missions universitaires en Afrique centrale, aux Français, et au Cap; ZNA, AA 1/23. « Relation of slave vessels & slaves captured by British cruisers & condemned in the Admiralty Court of Zanzibar for the year 1874-1878 and showing the disposition of the slaves », donnant un total de 2 127, dont 596 furent envoyés au Natal, 973 à des missions de Zanzibar et 558 « libérés à Zanzibar ». Les sources missionnaires sont raisonnablement bien représentées dans la littérature savante. Voir par exemple Edward A. ALPERS, « The story of Swema: Female vulnerability in nineteenth-century East Africa », in C. C. ROBERTSON et M. A. KLEIN (dir.), *Women and slavery in Africa*, Madison, University of Wisconsin Press 1983, p. 185-219. Les nombreux témoignages des missions universitaires en Afrique centrale (UMCA) sont abondamment abordés par Edward A. ALPERS, « Representations of children in the East African slave trade », à paraître dans *Slavery & Abolition*, et *Id.*, « The other middle passage: The African slave trade in the Indian Ocean », in E. CHRISTOPHER, C. PYBUS

Carte 1 – L'océan Indien occidental

Créée avec Arc Map 9.0. © ESRI.

sur l'esclavage dans l'océan Indien, mais chacune présente également des problèmes particuliers. Quelle que soit la source considérée, certaines variables peuvent avoir un impact sur la capacité d'un témoin africain à nous parler directement, comme l'âge de l'individu considéré, la durée écoulée entre sa mise en captivité ou sa vente et le moment où a été enregistré son témoignage, le caractère plus ou moins direct des questions ayant suscité le témoignage ainsi que le contexte historique dans lequel il a été enregistré.

Le commerce des esclaves africains dans l'océan Indien occidental

La traite des esclaves en Afrique orientale et à l'ouest de l'océan Indien atteignit son zénith au XIX^e siècle. La suppression de la traite fournit l'une des justifications principales à l'occupation coloniale de l'Afrique orientale par les Européens. Profondément influencée par la rhétorique de l'abolitionnisme, l'historiographie de la traite dans la région eut longtemps tendance à percevoir ce commerce comme étant à la fois ancien et exclusivement oriental, perspective qui perdure encore aujourd'hui dans de nombreux récits populaires. Il existe pourtant peu de preuves permettant d'alimenter la thèse selon laquelle la traite des esclaves avait une importance économique au sein de la structure générale du commerce international entre l'Afrique et l'océan Indien avant la fin du XVII^e siècle ; de fait, ce commerce ne démarra vraiment que vers le milieu du XVIII^e siècle. De plus, les forces qui se sont combinées pour assurer la prééminence de la traite des esclaves en Afrique orientale à cette époque devaient presque autant aux Européens qu'aux demandes asiatiques en matière de travail forcé des Africains, ainsi qu'aux modèles de consommation des Africains.

La transition commença au XVI^e siècle avec le renforcement de Pate en tant que centre d'une économie swahilie dynamique au nord, en lien avec le sud de l'Arabie. Le centre se déplaça ensuite à la fin du XVII^e siècle à Oman, où un État théocratique basé à l'intérieur du pays se transforma vers le milieu du XVIII^e siècle en un État mercantile tourné vers l'extérieur, et doté de liens financiers forts avec l'Inde britannique par le biais des marchands du Gujarât et des prétentions d'Oman à contrôler la côte de l'Afrique orientale. Dans la première période, le renforcement du pouvoir dans l'archipel de Lamu entraîna un commerce des esclaves accru entre Madagascar et la côte, puis de la côte vers le sud de l'Arabie¹⁵. Dans la seconde

et M. REDIKER (dir.), *Many middle passages: Forced migration and the making of the modern world*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 2007, p. 20-38. Les autobiographies émanant des sociétés de missionnaires de l'Église sont analysées en détail par Fred MORTON, « Small change: Slave children and the 19th century East African slave trade », à paraître dans G. CAMPBELL (dir.), *Children and slavery*, Athens, Ohio University Press.

15 - Thomas VERNET, « Les cités-États swahili de l'archipel de Lamu, 1585-1810. Dynamiques endogènes, dynamiques exogènes », thèse de doctorat, université Paris I-Sorbonne, 2005, p. 170-192.

période, l'expansion des plantations de palmiers dattiers à Oman, qui nécessitaient de grandes quantités de main-d'œuvre servile, provoqua une nouvelle demande, pratiquement sans précédents, d'esclaves en provenance d'Afrique orientale. La dynastie Busaidi, qui arriva au pouvoir à Oman dans les années 1740, était soucieuse d'étendre son autorité en Afrique orientale ; en 1828, son hégémonie sur la côte était fermement établie. Lorsque Sayyid Said ibn Sultan, le plus prospère de ces souverains-marchands, transféra en 1840 sa cour de Mascate à Zanzibar, il jeta solidement les bases d'une économie de plantations en Afrique orientale. Celle-ci reposait sur les plantations de clous de girofle, de noix de coco et de céréales, entraînant une demande de main-d'œuvre servile en proportion, à la fois dans les îles situées au large et sur le continent. Plus au nord sur la côte, mais également dans l'orbite de l'empire d'Oman en Afrique orientale, la région des fleuves Djouba et Chebeli avait également besoin de main-d'œuvre pour produire des céréales destinées à l'exportation.

Un processus similaire se produisit au sud, avec l'établissement réussi par les Français à partir des années 1720 d'une économie de plantations sur le modèle caribéen dans les îles de La Réunion (île Bourbon) et de Maurice (à l'époque île de France) reposant sur plusieurs types de cultures, mais principalement sucrière. Bien que la guerre ait mis un terme à la demande française de main-d'œuvre servile à la fin du siècle, elle augmenta dans les années 1780 en provenance de Saint-Domingue (Haïti). Après que la traite des esclaves ait été déclarée illégale en 1817, elle continua de manière plus ou moins ouverte à La Réunion, et ce jusqu'à l'abolition en 1848¹⁶. La demande continue de main-d'œuvre donna naissance en 1854 à un commerce de quasi-esclaves sous la forme d'émigrés « libres » venus du Mozambique et de Madagascar. Le trafic clandestin continua également sous diverses formes dans l'île Maurice jusqu'à ce que les esclaves soient remplacés par des travailleurs sous contrat d'apprentissage en provenance du sud de l'Asie¹⁷. De

16 - Edward A. ALPERS, « The French slave trade in East Africa (1721-1810) », *Cahiers d'Études Africaines*, 10-37, 1970, p. 80-124 ; Hubert GERBEAU, « L'océan Indien n'est pas l'Atlantique. La traite illégale à Bourbon au XIX^e siècle », *Outre-Mers. Revue d'Histoire*, 336-337, 2002, p. 79-108.

17 - Sur La Réunion, voir Sudel FUMA, « La traite des esclaves dans le bassin du Sud-Ouest de l'océan Indien et la France après 1848 », in R. IGNACE (dir.), *La route des esclaves. Système servile et traite dans l'est malgache*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 247-261 ; Yvan COMBEAU et al., *Histoire de La Réunion : de la colonie à la région*, Saint-Denis/Paris : CRESOISEDES, 2001, p. 77-82 ; Héloïse FINCH, « Comprendre la traite illégale d'esclaves pendant l'occupation britannique de La Réunion à travers les archives britanniques », in L. MÉDÉA, L. LABACHE et F. VERGÈS (dir.), *Identité et société réunionnaise. Nouvelles perspectives et nouvelles approches*, Paris, Karthala, 2005, p. 67-88. Sur l'île Maurice, voir Richard B. ALLEN, *Slaves, freedmen, and indentured laborers in colonial Mauritius*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999 ; Huguette LY-TIO-FANE PINEO, *Lured away: The life history of Indian cane workers in Mauritius*, Moka, Mahatma Gandhi Institute, 1984 ; Marina CARTER, *Lakshmi's legacy: The testimonies of Indian women in 19th century Mauritius*, Rose-Hill/Mauritius, Éditions de l'océan Indien, 1994 ; Saloni DEERPALSINGH et Marina CARTER (dir.), *Select documents on Indian immigration: Mauritius, 1834-1926*, Moka, Mahatma Gandhi Institute, 1994-1996, 3 vol.

surcroît, pendant la première moitié du XIX^e siècle, les commerçants de l'économie de plantations brésilienne, en plein essor, étaient particulièrement actifs au Mozambique et à Quelimane. De fait, 21 % de la totalité des Africains réduits en esclavage arrivant à Rio de Janeiro dans les années 1810 et 1820 étaient originaires d'Afrique orientale¹⁸. À partir de la fin du XVIII^e siècle, Madagascar – qui ne constituait auparavant qu'une source d'approvisionnement en esclaves pour l'exportation – devint à son tour un marché pour la main-d'œuvre servile. Les dirigeants Sakalava de l'ouest de Madagascar, puis l'empire Merina des régions montagneuses, qui cherchaient après 1820 à atteindre l'autarcie, avaient besoin d'un apport important d'esclaves¹⁹. Et même la colonie hollandaise du cap de Bonne-Espérance devint importatrice de main-d'œuvre servile au cours du XVIII^e siècle²⁰.

La traite des esclaves ainsi que l'incorporation plus aboutie de l'Afrique orientale au sein d'un marché capitaliste mondial en rapide évolution provoquèrent au XIX^e siècle une forte progression des besoins en main-d'œuvre servile dans la région. Nous avons déjà souligné les exemples plus directement liés à la montée de la classe dirigeante des Busaidi de Zanzibar, mais il en existe d'autres, comme l'acquisition d'esclaves agriculteurs pour produire de la nourriture destinée aux caravanes de passage, de domestiques militaires, mais aussi d'épouses esclaves pour renforcer l'autorité personnelle des nouvelles élites commerçantes africaines qui arrivaient au pouvoir dans le contexte de cette nouvelle économie politique organisée autour du commerce²¹. Dans la mesure où le sultanat de Zanzibar contrôlait les exportations de la côte située au nord de l'Afrique orientale portugaise, il n'est pas surprenant qu'une grande partie – mais pas la totalité – de la traite des esclaves à l'intérieur du continent ait été aux mains de marchands d'esclaves arabes et swahilis. Les marchands d'esclaves africains les plus notoires de la région étaient probablement les Yaos, également spécialisés dans le commerce de l'ivoire, bien que certains chefs Makhua aient été eux aussi de tristement célèbres négriers²².

18 - Edward A. ALPERS, « 'Mozambiques' in Brazil: Another dimension of the African diaspora in the Atlantic world », in J. C. CURTO et R. SOULOUDE-LEFRANCE (dir.), *Africa and the Americas: Interconnections during the slave trade*, Lawrenceville, Africa World Press, 2005, p. 43-64; Manolo FLORENTINO, « Slave trade between Mozambique and the port of Rio de Janeiro, c.1790-1850: Demographic, social and economic aspects », in B. ZIMBA, E. ALPERS et A. ISAACMAN (dir.), *Slave routes and oral tradition in south eastern Africa*, Maputo, Filsom Entertainment, 2005, p. 63-90.

19 - Gwyn CAMPBELL, *An economic history of Imperial Madagascar, 1750-1895: The rise and fall of an island empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 213-242.

20 - Patrick HARRIES, « Making Mozibekers: History, memory and the African diaspora at the Cape », in B. ZIMBA, E. ALPERS et A. ISAACMAN (dir.), *Slave routes...*, op. cit., p. 94-97.

21 - Voir, entre autres, Frederick COOPER, *Plantation slavery on the East coast of Africa*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1977; Abdul SHERIFF, *Slaves, spices & ivory in Zanzibar: Integration of an East African commercial empire into the world economy, 1770-1873*, Londres, James Currey, 1987; Jonathan GLASSMAN, *Feasts and riot: Revelry, rebellion, and popular consciousness on the Swahili Coast, 1856-1888*, Portsmouth, Heinemann, 1995, p. 29-114; Jan-Georg DEUTSCH, *Emancipation without abolition in German East Africa c. 1884-1914*, Oxford/Dar es Salaam/Athens, James Currey/Mkuki na Nyota/Ohio University Press, 2006, p. 15-96.

22 - Edward A. ALPERS, *Ivory and slaves in East Central Africa*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1975.

Cependant, la traite des esclaves était également partout une activité de petits entrepreneurs. Le commerce individuel, les enlèvements, la vente de reconnaissances de dettes, la déformation des jugements de justice afin que les coupables, quels qu'ils soient, puissent être vendus à une caravane de passage ou emmenés vers la côte pour être vendus, ainsi que le choix volontaire de l'esclavage comme dernier recours contre la faim ou l'abandon, tout cela contribua à augmenter le nombre de personnes réduites en esclavage en Afrique orientale tout au long d'un XIX^e siècle de plus en plus chaotique.

Il est particulièrement difficile d'évaluer l'ampleur de la traite des esclaves en Afrique orientale dans la mesure où la plus grande partie de ce commerce n'était pas visible pour les observateurs européens, lesquels constituent notre source habituelle de données quantitatives de cet ordre. Par conséquent, nous disposons au mieux d'approximations, malgré plusieurs tentatives de reconstruction des chiffres concernant différents segments du commerce au XIX^e siècle. Aucune analyse quantitative méthodique de la traite prise dans son ensemble sur cette période n'a par exemple été réalisée²³. P. Lovejoy propose un chiffre global de 100 000 Africains réduits en esclavage en Afrique orientale et exportés au XVII^e siècle, de 400 000 au XVIII^e siècle, et de 1 618 000 au XIX^e siècle, dont la moitié fut envoyée outre-mer, et l'autre moitié maintenue sur la côte²⁴. En fin de compte, il ne faut pas oublier que l'esclavage et la traite prirent de plus en plus un caractère de phénomène interne en Afrique orientale au fur et à mesure de l'avancée du siècle. Mais en dépit du caractère insaisissable des chiffres, il est certain que la traite en Afrique orientale à cette époque atteignit des sommets précédemment inimaginables, avec des conséquences désastreuses pour plusieurs peuples de la région. Les voix africaines sur lesquelles repose cet article sont toutes issues du dernier demi-siècle de cette période traumatique.

Récits d'esclaves sur les côtes d'Afrique orientale

Les archives du ministère de la Marine constituent notre premier type de source²⁵. On y trouve des récits d'esclaves sous forme de témoignages conservés dans le

23 - Edmond B. MARTIN et T. C. RYAN, « A quantitative assessment of the Arab slave trade of East Africa, 1770-1846 », *Kenya Historical Review*, 5-1, 1977, p. 71-91; Ralph A. AUSTEN, « The 19th century Islamic slave trade from East Africa (Swahili and Red Sea coasts): A tentative census », *Slavery & Abolition*, 9-3, 1988, p. 21-44; A. SHERIFF, *Slaves, spices & ivory...*, *op. cit.*, p. 33-76; Edward A. ALPERS, « Mozambique and 'Mozambiques': Slave trade and diaspora on a global scale », in B. ZIMBA, E. ALPERS et A. ISAACMAN (dir.), *Slave routes...*, *op. cit.*, p. 47-61.

24 - Paul E. LOVEJOY, *Transformations in slavery: A history of slavery in Africa*, Cambridge, Cambridge University Press, [1983] 2000, p. 61-62 et 155-158; Patrick MANNING, *Slavery and African life: Occidental, oriental, and African slave trades*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 79-81.

25 - Plusieurs récits d'officiers britanniques ayant servi à bord des vaisseaux de la patrouille anti-esclavage dans les eaux bordant l'Afrique orientale au milieu du XIX^e siècle ont été publiés, qui comportent des descriptions frappantes de captifs africains libérés lors de la capture de *dhow*s arabes transportant leur cargaison dans les eaux est-africaines.

cadre des campagnes anti-esclavage de la Marine royale britannique. Ces sources sont sans doute celles qui remettent en cause, plus qu'aucune autre, la notion de récit au sens conventionnel du terme. Les archives qui nous sont parvenues montrent que les officiers de marine chargés d'enregistrer les récits d'esclaves fugitifs parvenus à la nage jusqu'à un vaisseau britannique, ou de captifs récupérés en haute mer, avaient des difficultés à transcrire leurs récits à la première personne, peut-être parce que ces derniers leur parvenaient par la médiation d'interprètes qui parlaient des fugitifs à la troisième personne. Ces récits oscillent en effet souvent entre la première et la troisième personne, ce qui étouffe le caractère personnel des témoignages de manière encore plus forte que dans les témoignages d'affranchissement réalisés par questionnaires (voir ci-dessous). En juin 1887, deux esclaves fugitifs originaires de Sur (qui était à cette époque le principal port pour l'importation d'esclaves), un homme nommé Yusuf et une femme nommée Rasiki, marchèrent dix-neuf kilomètres de Sur jusqu'à Ras el-Had pour demander la protection de l'HMS *Osprey*, qui avait jeté l'ancre le long de la côte d'Oman. Une fois monté à bord, le capitaineregistra maladroitement leurs témoignages. Celui de Yusuf apparaît comme suit dans les archives du ministère de la Marine :

Jusef a slave of Mohammad bin Juma an Arab living at Sur Mkirimitani [probably a neighborhood within Sur] has been his slave for two years, he comes from near Bagamoyo, he arrived at Sur three years ago being brought there by Abdullah to whom he was a slave and who sold him to his present master, he was a free man on the coast of Africa, he was kidnapped by Abdullah at Simboranga [a mouth of the Rufiji River]²⁶, put into a Dhow with many others, we left the coast, kept right out to sea, and did not sight any land till we arrived at Ras al Hadd, we were landed at Shehr [Ras Sherh] close to Khor Joramah [Jarama] in the dhow's boats, walked to Sur and were sold there²⁷, we left the coast in June on 1st of Ramasan strong monsoon. I have run away from my master and come for protection because his master took him into a boat fishing, giving him nothing for his work, when he asks for anything his master beats him, he has no marks of ill treatment about him.

La déclaration de Rasiki fut enregistrée tout aussi maladroitement :

A woman named Rasiki slave to Ali bin Juma living at Sur. Have been his slave since 18 months, have been 18 months in the country was brought from Chooni close to Pangani

Mais il s'agit pour la plupart de descriptions émanant de Britanniques et non des témoignages de première main, c'est-à-dire d'Africains eux-mêmes. Pour une discussion de ces récits, voir E. A. ALPERS, « Representations of children... », art. cit.

26 - John KIRK, « Examination of the Lufigi river delta, East Africa », *Proceedings of the Royal Geographical Society of London*, 18-1, 1873-1874, p. 74-76, l'identifie comme l'embouchure du fleuve Rufiji « la plus large et la plus profonde », accompagné d'une carte faite à la main levée ; Frederick ELTON, « On the coast country of East Africa, south of Zanzibar », *Journal of the Royal Geographical Society of London*, 44, 1874, p. 227-252, particulièrement p. 231 et 233, et la carte qui l'accompagne.

27 - Khor al Jarama est un large bras de mer abrité permettant un mouillage facile à 5,6 km à l'ouest de Ras el-Had et à 18 km à l'est de Sur. Voir William J. L. WHARTON, *The Red Sea and Gulf of Aden pilot*, Londres, The Hydrographic Office, 1900, p. 475-476.

[on the northeastern coast of mainland Tanzania], *belong to the Mgindo* [Ngindo, in southeastern mainland Tanzania] *tribe, when she was a little girl at Chooni where she lived with her parents she went to the beach to wash clothes a man took her and put her into a dhow and took her to Zanzibar where she lived with her master at Shangani* [the *mtaa* or neighborhood at Ras Shangani, the westernmost promontory of Zanzibar Town] *who put her into a dhow at Malindi (an island of Zanzibar)* [an *mtaa* and port at the north of Zanzibar Town] *a bedin belonging to Sur in which there were 20 slaves it was the end of the SW monsoon we first anchored at Msena, where I was kept there 2 days then put on a camel and brought to Sur where she was sold*²⁸.

L'année suivante, l'HMS *Griffon* recueillit un esclave fugitif sur la côte de l'île de Pemba en Afrique orientale et enregistra le témoignage suivant d'un homme appelé Muhandu :

Age unknown, native of Boonde [Bondei, in northeastern Tanzania], *freeman recently employed at the German trading and commercial station in the aforementioned place. About six weeks ago a Swahili trader Ndugumbi employed him to take a letter to an Arab named Houssein at Pangani. After the delivery of the letter he was forcibly detained in the house : three days afterwards he with nine other slaves were put in a boat by night and taken to Pemba. He states that some of the others came from Digu [Digo] and Zigua* [both in eastern mainland Tanzania]. *They were there three days making the passage, owing to the English boats. Since landing, he has worked in the plantations from which he escaped eight days ago. He hid himself in the Woods until seeing an empty canoe, he availed himself of it to come off to the ship*²⁹.

Il apparaît de ces témoignages que le rôle des officiers de marine lors de la retranscription des récits dépasse largement celui d'intermédiaire. Ces histoires ont cependant une grande valeur, même si les voix de leurs auteurs sont presque totalement perdues dans le processus de traduction et de médiation. Nous y apprenons beaucoup sur le processus de l'esclavage, sur les moyens de passage des esclaves, et sur certains aspects de la vie d'esclave dans divers environnements, et

28 - Archives Nationales (anciennement Public Records Office), Londres, Royaume Uni (ci-après PRO), ministère de la Marine (ci-après ADM) 1/6863 Commandant en chef - Indes orientales - 1887. De Charles E. Gissing, HMS *Osprey* à Mascate, à sir Frederick W. Richards, commandant en chef, base des Indes orientales (19 juin 1887), pièce jointe : « Déclarations d'esclaves fugitifs », HMS *Osprey* à Ras el-Had (9 juin 1887). Sur Shangani et Malindi, voir Abdul SHERIFF (dir.), *The history & conservation of Zanzibar stone town*, Londres/Athens, The Department of Archives, Museums & Antiquities/Ohio University Press, 1995. Nous ne sommes pas parvenus à localiser Msena, mais nous supposons que ce lieu se trouvait près de Sur, peut-être dans le voisinage de Khor al Jarama.

29 - ADM 1/6917 Commandant en chef - Indes orientales - 1888. Commandant de l'HMS *Griffon* à l'officier naval supérieur, Afrique orientale (29 juillet 1888), pièce jointe : Déclaration de Muhandu, esclave fugitif (25 juillet 1888), Sur le développement récent d'une identité bondei, voir Justin WILLIS, « The makings of a tribe: Bondei identities and histories », *The Journal of African History*, 33-2, 1992, p. 191-208.

ce même si les questions auxquelles sont soumis les esclaves impriment presque totalement leur marque aux récits.

Les archives judiciaires (*court records*) concernant la campagne britannique contre l'esclavage dans l'océan Indien recèlent d'autres récits de ce type. Les témoignages les plus intéressants d'esclaves tout juste capturés – bien que très courts – se trouvent dans les archives des cours de justice de la vice-amirauté. Ces dernières avaient été créées dans les années 1860 pour se prononcer sur les affaires impliquant des vaisseaux saisis par des patrouilles britanniques de lutte contre l'esclavage près des lieux de capture des esclaves. Un témoignage, enregistré par J. Kirk à Zanzibar lors de procès portant sur des cas présumés d'esclavage, livre une foule d'information en quelques mots seulement. Les déclarations de quelques témoins qui étaient à bord d'un *dhow* appartenant à Ali bin Nasser, capturé en 1869 par l'HMS *Nymphe*, permettent par exemple de se faire une idée de certains aspects de la vie des esclaves sur les côtes d'Afrique orientale.

Mubruki: I am a slave of Ali, an Arab of Mombas. I was born in Mombas in the house of Ali. My father and mother were bought. I was born a slave. I have always been in that family. I served my master as his domestic attendant, cooking and bringing water to wash his hands when he prayed. My master owned cargo in this dhow. I heard that he would buy millet seed, Indian corn or slaves if he could get them. I left Mombas in company with my master. We touched at Zanzibar, took in cargo and had not entered any port in the African Coast when we were captured.

Simba states, I am Mungalla [meaning he came from Mongalo, in southeastern Tanzania], my master is Kipae, I and Morudo Mbi are slaves of one master. I have been two years his slave at Mungao [Mongalo], and one year at Mombassa. We went to get a cargo of corn, I dare say if he came across slaves he would buy them but we went for corn.

Morndo Mbio: I am Myao [Yao, from northwestern Mozambique or southern Tanzania], I am a slave of one Bwana Kipaie, I have been a slave for one year when bought I was taken to Mombassa. From Mombassa I followed my master to Mungao, we went to buy corn beans and rice³⁰.

Lors d'une série de procès ultérieurs, en 1872, au moment où l'HMS *Wolverine* jugeait ses affaires de traite d'esclaves à Zanzibar, le témoignage suivant fut enregistré par l'intermédiaire d'un interprète ngindo :

30 - ZNA, AA 7/3. Compte rendu de la vice-amirauté. Compte rendu n° 15 portant sur le cas du *dhow* de Alin bin Nasser, HMS *Nymphe* (14 avril 1869). Sur la ville côtière de Mungao/Mgao/Mongalo, qui était à la fois makonde et swahilie, située au sud de Kilwa, près de Lindi, à la fin du XVIII^e siècle, voir E. A. ALPERS, *Ivory and slaves...*, *op. cit.*, p. 190-191 ; ZNA, AA 7/3. Cour de la vice-amirauté. J. Kirk définissait « Ngao » comme « la région du cap Delgado ». Voir aussi John KIRK, « A visit to the Mungao district, near Cape Delgado », *Proceedings of the Royal Geographical Society of London*, 21-6, 1876-1877, p. 588-589 ; Charles SACLEUX, *Dictionnaire Swahili-Français*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1939, p. 550, définit le Mgao comme étant la côte entre le delta du fleuve Rufiji et la baie de Tungi, le point le plus éloigné des territoires du sultan de Zanzibar, jusqu'au sud du cap Delgado.

*Mabrook states, I am of the Ngindo tribe, have been a slave for a short time at Lamu [on the Kenya coast], ran away on account of constant bad treatment, got into a dhow going to Pemba, landed at Pemba, saw this dhow now captured at a place in Pemba, got on board and gave myself up to the people, I swam a creek to get to them, was taken on board, but they then seized me, tied me, and kept me on the way to Zanzibar, at Zanzibar they still kept me and I could not get out of their hands, when we sailed for Pemba on the return voyage they tied me again up the mast and only released me when the Man of War fired a gun to stop the dhow, I was kept by one Mabrook whom I supposed to be Captain of the dhow, he took me as his slave and tied me up*³¹.

Comme le montre bien cet échantillon de témoignages, les récits d'esclaves conservés dans les archives du ministère de la Marine britannique concernant l'océan Indien sont brefs et fortement atténués par les personnes qui les ont enregistrés. Ces récits conservent cependant certains éléments des voix africaines et fournissent des informations précieuses aux historiens de l'esclavage dans l'océan Indien. Le récit de Rasiki sur son enlèvement alors qu'elle lavait du linge sur la plage, et celui de Muhandu, qui a été piégé en livrant une lettre à son kidnappeur, nous aident à mettre au jour les processus de l'esclavage en Afrique orientale. Les récits provenant de l'HMS *Osprey* à Oman donnent des détails sur le voyage entre l'Afrique et l'Arabie et livrent peut-être une explication possible aux échecs et à l'inefficacité de la campagne anti-esclavage menée par les Britanniques dans l'océan Indien. Yusuf et Rasiki se souvenaient d'être demeurés « loin en mer » plutôt que d'avoir navigué près de la côte, et de s'être arrêtés dans des ports intermédiaires pour renouveler les réserves d'eau et de marchandises au cours du voyage. Ils se souvenaient d'avoir débarqué plusieurs kilomètres au sud du port principal de Sur, puis d'avoir continué à pied à partir de là plutôt que de jeter l'ancre dans le port de Sur. Entre les années 1850 et 1880, les patrouilles britanniques de lutte contre l'esclavage partaient du principe que les *dhow*s chargés d'esclaves restaient près des côtes du sud de l'Arabie et qu'une surveillance efficace des importations d'esclaves pouvait s'effectuer à partir des villes portuaires³². Ces récits aident les spécialistes de l'esclavage dans l'océan Indien à comprendre comment la traite des esclaves a pu se poursuivre en dépit de la surveillance des croiseurs britanniques, et la raison pour laquelle les efforts déployés contre l'esclavage sont demeurés aussi inefficaces.

Après l'abolition de la traite des esclaves par Zanzibar en 1873, les patrouilles navales britanniques croisant dans les eaux situées entre la côte de Mrima (Tanzanie continentale), Zanzibar et les îles Pemba tombaient fréquemment sur des esclaves

31 - ZNA, AA 7/4. Compte-rendu de la Cour de la vice-amirauté. Compte rendu n° 1 dans l'affaire du HMS *Wolverine* versus *dhow* de Zanzibar, 1872, ce dernier ayant été saisi le 9 janvier 1872 et condamné le 11 janvier 1872. À en juger par son nom, Mabrook était probablement lui-même esclave.

32 - Voir Charles Christopher LLOYD, *The Navy and the slave trade: The suppression of the African slave trade in the nineteenth century*, Londres, Longman, Green and Co., 1949, p. 248-257.

en fuite cherchant la protection de la marine britannique³³. Les négriers cherchant à introduire dans les îles³⁴ de petits groupes d'Africains réduits en esclavage utilisaient régulièrement le court passage menant des ports de Mrima jusqu'à Zanzibar et Pemba, en les faisant souvent passer pour des domestiques pour dissimuler leur situation de nouveaux esclaves³⁵. Au début de 1878 par exemple, le capitaine George Sullivan de l'HMS *London* signalait « cinq esclaves en fuite qui arrivèrent en canoë d'un endroit près de Chake Chake à Pemba en déclarant que leur maître les battait et qu'ils voulaient être libres³⁶ ». Deux ans plus tard, le commandant C. S. Hawkins écrivait de Zanzibar qu'il ne savait que faire d'un homme qui affirmait « être l'esclave d'un pêcheur vivant à Shangani, que son maître le maltraitait et allait le vendre, qu'il s'était par conséquent enfui et la nuit du 11 janvier 1880 avait fait la traversée jusqu'à un banc de sable appelé Kisiki [un récif situé à la sortie sud de la ville de Zanzibar] sur les cartes, et était sur le point de se réfugier auprès d'un navire de guerre lorsqu'il avait été recueilli par une des embarcations de ce vaisseau », l'HMS *Dragon*³⁷. De manière quelque peu différente, J. Kirk fit un rapport un peu plus tard cette année-là sur un « homme originaire de Zanzibar nommé Hamed Brohim qui, vendu comme esclave, s'était échappé d'un bateau dans le port de Djedda où il fut protégé par le consul de Grande-Bretagne dont les bons offices lui permettront d'être envoyé à Zanzibar³⁸ ».

Le rapport envoyé par Samuel B. Miles au gouvernement anglais en janvier 1882 concernant huit esclaves fugitifs de Pemba ayant cherché refuge à bord de l'HMS *Philomel* constitue une source plus riche encore³⁹. Chacun d'eux fit une brève

33 - Bien que les archives suivantes soient situées dans les archives consulaires britanniques sur Zanzibar, un grand nombre d'entre elles peut être classé comme documents du ministère de la Marine dans la mesure où elles portent sur des fugitifs se réfugiant sur des vaisseaux de la marine britannique. Selon C. SACLEUX, *Dictionnaire Swahili-Français*, *op. cit.*, p. 591, Mrima renvoie à la côte située entre Vanga, sur la côte du Kenya à la frontière avec la Tanzanie, et le delta du fleuve Rufiji.

34 - Erik GILBERT, *Dhows & the colonial economy of Zanzibar, 1860-1970*, Oxford, James Currey, 2004, p. 56-57.

35 - Les négriers français avaient recours à la même ruse dans les îles Mascareignes après l'abolition de la traite des esclaves par la Grande-Bretagne en 1810 puis par la France en 1815, grâce à un système connu sous le nom de « francisation ». Voir E. A. ALPERS, *Ivory and slaves...*, *op. cit.*, p. 214 et n. 20.

36 - ZNA, AA1/18, Kirk à Lord Stanley?, 10 janvier 1878, accompagnée de Sullivan à Kirk, dimanche (date illisible). Sur ses expériences précédentes de navigation dans les eaux d'Afrique orientale, voir George L. SULLIVAN, *Dhow chasing in Zanzibar waters and on the Eastern coast of Africa*, Londres, Dawsons of Pall Mall, [1873] 1967. Sur son service en tant que capitaine du HMS *London*, voir C. C. LLOYD, *The Navy and the slave trade...*, *op. cit.*, p. 251 et 270.

37 - ZNA, AA 1/27. Le commandant C. S. Hawkins au capitaine Hamilton Earle, HMS *Dragon*, Zanzibar, 15 janvier 1880.

38 - ZNA, AA 1/27. Kirk à Salisbury, 10 novembre 1880.

39 - ZNA, AA 1/30. Miles à Granville, 12 janvier 1882, avec déclarations jointes des huit fugitifs. S. Miles servit pendant quatorze ans comme agent politique et consul britannique à Mascate, et en tant que consul général intérimaire à Zanzibar en 1882-1883 pendant le congé de J. Kirk pour raisons de santé en Angleterre. Voir Reginald COUPLAND,

déclaration, si bien que, même si aucun de ces témoignages n'est très détaillé, ils forment ensemble un échantillon représentatif des expériences de l'esclavage. Hassani Mbeesa avait fui son maître, un certain Hamis bin Muhammad al Suakin de Pemba « parce que mon travail était dur ». Il ajoutait : « J'ai été capturé dans mon pays quand j'étais jeune et amené à Zanzibar avec quinze autres sur un *dhow* il y a quelques années, et vendu à Nasir bin Mohammed qui m'emmena à Pemba. J'ai une femme à Pemba, qui est l'esclave de la fille de Hamis bin Muhammad. » Walyde Mrima déclarait : « J'ai été capturé à Kilwa par un homme appelé Seringa il y a environ un mois [?] et emmené à Pemba. Je suis depuis cinq jours dans la *Shamba* [ferme], nous étions onze esclaves dans le *dhow* et nous avons débarqué près de Mchumbe [sans doute l'île de récifs de corail située à huit kilomètres au sud-ouest de la ville de Zanzibar ?] et le nom de mon maître est Hassan et je me suis enfui quand j'ai vu le bateau anglais. » Mataka Nyassa disait : « J'ai été conduit de Kilwa à Pangani [sur la côte de Mrima] et de là à Pemba il y a environ deux mois. Il y avait vingt autres esclaves dans le *dhow* qui m'a transporté et nous avons débarqué à Chakeckake. Mon maître s'appelle Matari et je me suis enfui parce qu'on me battait. » Faraj Mbeesa « fut amené à Zanzibar par Seif bin Ali il y a environ un an puis mené à Pemba où j'ai été vendu à Saidi, un Swahili. Un homme Kilwa nommé Mweza [Moya ?] Mkwenda m'a conduit à Pemba. Lorsque le bateau est arrivé à Pemba, nous avons été attachés et on m'a battu parce que j'essayais de m'enfuir. Nous avons ensuite été libérés contre la promesse de ne pas bouger et je me suis immédiatement enfui du bateau. J'étais à Pemba depuis quatre jours quand je me suis enfui ». Un autre captif Bisa, Mitimigi Mbeesa, « fut envoyé de Bagamoyo [le grand port central de Tanzanie à cette époque] à Pemba par une femme et y fut vendu à une autre femme nommée Bint Salima il y a environ six mois. J'étais à Bagamoyo depuis un mois, je me suis enfui parce que je devais travailler. J'étais battu ou maltraité ». Un autre homme, Juma Nyassa, se souvenait : « J'étais à Zanzibar l'esclave d'un certain Hassan Ali avec qui je suis resté pendant trois ans. Il y a un mois, il m'a envoyé à Pemba pour être vendu et j'ai été acheté par un certain Sherif Mussa à Mkambi [?]. Je me suis enfui parce que je n'aimais pas Pemba et que je préférais vivre à Zanzibar. Mon maître, Hassan Ali, m'a conduit lui-même à Pemba, mais quand il a entendu que les soldats arrivaient, il est retourné à Zanzibar sans avoir touché l'argent de ma vente »⁴⁰.

Les témoignages de ces huit hommes nous apprennent beaucoup de choses sur l'expérience de l'asservissement et sur l'esclavage en Afrique orientale. Il y avait parmi eux des hommes récemment capturés qui étaient tout près de leurs

The exploitation of East Africa, 1856-1890: The slave trade and the scramble, Londres, Faber and Faber, [1939] 1968, p. 378, n. 2.

40 - Les « soldats » qu'évoque Juma Nyassa étaient sans doute des membres de la force armée du sultan, organisée et commandée par le lieutenant Lloyd William Mathews de la Marine royale britannique entre 1875 et 1888. Cette force armée reçut également des armes et des munitions du gouvernement britannique. En décembre 1881, un mois seulement avant ce témoignage, plusieurs hommes de cette force armée jouèrent un rôle important dans l'écrasement d'une révolte à Pemba. Voir R. COUPLAND, *The exploitation of East Africa...*, op. cit., p. 241-243 et 252-253.

villages natals, ainsi que des hommes réduits en esclavage depuis plus longtemps. L'un d'entre eux était né en esclavage. Tous étaient adultes. Un des points communs de ces huit récits est leur regret d'être réduits en esclavage à Pemba, ce qui laisse entendre que les conditions de vie des esclaves sur cette île étaient considérées comme moins favorables qu'à Zanzibar⁴¹. Cela est exprimé de manière très claire par Juma Nyassa, dont le témoignage révèle qu'il n'aurait pas cherché à s'échapper si Hassan Ali l'avait gardé comme esclave à Zanzibar. Ces récits montrent de fait que, une décennie après l'abolition légale de la traite des esclaves par Zanzibar, la difficulté à remplacer la main-d'œuvre servile avait sans doute modifié le rapport de forces négocié entre propriétaires et esclaves à un point tel que ces derniers s'attendaient à être correctement traités⁴². Il semble également clair qu'en 1882, soit une décennie après l'abolition de la traite des esclaves par le sultan de Zanzibar, les esclaves africains sur les deux îles avaient tout à fait conscience de la présence de la marine britannique dans leurs eaux territoriales et de l'opportunité que représentait cette présence pour ceux qui n'étaient pas satisfaits de la façon dont ils étaient traités en captivité lorsque l'environnement local n'était pas favorable au *marronnage*. Ces récits sont également précieux dans la mesure où ils témoignent des origines ethniques de nombreux esclaves africains à Zanzibar, dont les patronymes étaient souvent dérivés de leurs origines « tribales ». On trouve parmi eux trois Bisas issus du nord-est de la Zambie, deux Nyasas (Chewa) du Malawi, un Yao du nord-ouest du Mozambique, un homme de la côte, comme l'indique son nom de famille, « Mrima », et un créole, dont le nom a néanmoins conservé ses origines Yao. Ces récits nous renseignent également sur les origines des personnes qui possédaient des esclaves à cette époque. Parmi les propriétaires arabes, on compte un Hadrami (Said bin Rashid el Jahadhrami), un Soudanais (Hamis bin Muhammad al Suakin), deux *Ashrāfs* (descendants du Prophète), plusieurs Swahilis, et deux femmes. Bien que tous ces témoignages renferment des informations similaires sur les circonstances de leur asservissement et les motifs les ayant poussés à chercher la protection de la marine britannique, rien ne prouve que les questions ayant suscité ces réponses aient suivi un canevas précis. On ne peut cependant occulter le fait que dans ces cas précis, comme dans toutes les circonstances officielles de ce type, une personne inconnue – le traducteur – servait d'intermédiaire entre les individus dont l'histoire était évoquée et les officiers britanniques qui l'enregistraient.

Il existe à notre connaissance au moins un exemple de témoignage dans lequel transparaît clairement l'existence d'une série d'indications ou de questions, lesquelles ont exercé une influence conséquente sur les informations parvenues jusqu'à nous. Le 13 janvier 1880, le commandant de la colonie française de l'île de Mayotte, accompagné d'un interprète nommé Amadi Sabaoma, a interrogé un groupe de six enfants qui avaient été amenés comme *engagés* – c'est-à-dire comme

41 - F. COOPER, *Plantation slavery...*, *op. cit.*, p. 167-168.

42 - Voir *ibid.* et J. GLASSMAN, *Feasts and riot...*, *op. cit.* Voir également Martin KLEIN, *Slavery and colonial rule in French West Africa*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p. 13-15.

de soi-disant travailleurs libres – pour travailler sur trois plantations sucrières françaises différentes⁴³. Selon l'un des enfants nommé Ktéa, Amadi Sabaoma agissait en tant que « recruteur pour la Compagnie des Comores avec lequel je suis resté depuis mon arrivée à Grande Comore en septembre dernier », c'est-à-dire trois mois auparavant⁴⁴. Chaque interrogatoire se déroulait de la même façon : le commandant commençait par demander son nom à l'enfant, puis d'où il venait, puis lui posait des questions sur ses parents, sur la façon dont il était devenu *engagé* et, enfin, s'il désirait rentrer chez lui. Des noms d'esclaves avaient été attribués à quatre des enfants, mais trois d'entre eux se souvenaient de leur nom d'origine. Les six enfants étaient originaires du Mozambique, mais avaient apparemment été transportés directement à Ngazidja (Grande Comore) avant d'être envoyés à Mayotte. À la question portant sur les circonstances dans lesquelles ils avaient été séparés de leurs parents, quatre indiquaient qu'ils avaient été vendus par des proches, un autre disait avoir été volé à ses parents, et un autre qu'il avait été capturé lors d'un conflit. Plusieurs d'entre eux identifiaient la personne qui les avait conduits aux Comores, alors que d'autres déclaraient avoir été amenés pour travailler à Mayotte par Amadi Sabaoma. Enfin, aucun des enfants ne disait souhaiter retourner au Mozambique ou à Ngazidja, la plupart déclarant être malheureux chez eux. L'un d'eux signalait que sa mère était décédée, et Ktéa disait être malheureux parce qu'il n'avait rien à manger à la maison. Cette réponse n'est pas surprenante sachant que la plupart avaient été réduits en esclavage par leurs proches. Cependant, le fait que ces entretiens étaient menés par un interprète – qui se trouvait être la personne qui les avait recrutés pour travailler dans les plantations de sucre de Mayotte – dans ce qui était sans doute le dialecte ngazidja des Comores, une langue qu'ils ne pouvaient avoir acquis que récemment, et en français, une langue qu'ils ne comprenaient certainement pas, pose de sérieuses questions quant à l'exactitude de ces données.

43 - Ce document, « Enfants 'engagés' venus de Mozambique et de la Grande Comore, interrogés à Mayotte » a été publié dans Klara BOYER-ROSSOL, « De Morima à Morondava : contribution à l'étude Makoa de l'Ouest de Madagascar au XIX^e siècle », in D. NATIVEL et F. V. RAJAONAH (dir.), *Madagascar et l'Afrique. Entre identité insulaire et appartenances historiques*, Paris, Karthala, 2007, p. 183-217. Nous remercions M^{me} Boyer-Rossol de nous avoir signalé ce document avant publication, ainsi que Philippe Beaujard de nous avoir envoyé un exemplaire de ce livre. Le problème des *engagés* continua également dans l'île française de La Réunion jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Voir Y. COMBEAU et al., *Histoire de La Réunion...*, op. cit., p. 77-82.

44 - Sur le capitalisme de plantations dans les Comores, voir Malyn NEWITT, *The Comoro islands: Struggle against dependency in the Indian Ocean*, Boulder/Londres, Westview Press/Gower, 1984, p. 97-98. Sur la Compagnie des Comores et les problèmes de recrutement de la main-d'œuvre à Mayotte, voir J. MARTIN, *Comores...*, op. cit., vol. 2, p. 184-186 et 196-204 ; Guy FONTAINE, *Mayotte*, Paris, Karthala, 1995, p. 17-18.

Conflits, enlèvements, famines et épidémies : les conditions de la traite

Notre seconde source est constituée par les archives consulaires d'Afrique orientale et elle est le fruit de la diligence du colonel Christopher Palmer Rigby, abolitionniste engagé et consul de Grande-Bretagne à Zanzibar et à Mascate de juillet 1858 à septembre 1861. Entre février et septembre 1860, C. Rigby prit des notes détaillées sur les dépositions, faites devant la Cour du consulat britannique, de treize esclaves africains possédés de manière illégale par des sujets indiens britanniques à Zanzibar⁴⁵. Parmi les Africains interrogés, sept étaient des hommes entre 8 et 24 ans, et six des femmes dont l'âge allait de 6 à 22 ans. Leurs dépositions méritent d'être présentées en totalité parce qu'elles donnent de nombreux détails sur la façon dont les esclaves étaient acquis et sur certaines des conditions de travail à Zanzibar.

Nasiboo, un homme d'environ 18 ans « de la tribu Myiao [Yao] » : « J'ai été capturé il y a environ quatre mois par des Africains d'une autre tribu, alors que je travaillais près de mon village ». Il continuait :

I was taken to Keelwa with forty other slaves, we were one month on the journey; at Keelwa I was purchased by an Arab, I was then put on board a Dow with forty or fifty other slaves and brought to Zanzibar. On arriving at Zanzibar I was taken to the home of the Arab who had purchased me at Keelwa. I was kept ten days in his home, and fed upon sweet potatoes, I was not taken to the slave market at Zanzibar, my present Master Kanoo the Banian came to the house of the Arab and purchased me, and took me direct to his plantation in the country. I don't know what the Banian paid for me. I have worked for the Banian ever since he purchased me nearly three months ago, he has never given me any money. He gives me every day some Mohogo (cassava) to eat, but I never get enough to satisfy my hunger. When my Master purchased me he also purchased from the same Arab another slave by name of 'Suedi.' If I am released from slavery I can work and get my own living, and procure good food and clothes⁴⁶.

45 - À l'exception des Goanais, qui étaient sujets portugais, tous les Indiens de Zanzibar étaient considérés comme des sujets britanniques et ne pouvaient par conséquent pas posséder d'esclaves. Voir Robert G. GREGORY, *South Asians in East Africa: An economic and social history, 1890-1980*, Boulder, Westview Press, 1993 ; A. SHERIFF, *Slaves, spices & ivory...*, *op. cit.*, p. 202-208.

46 - ZNA, AA 3/11. Notes prises par C. Rigby, Cour consulaire britannique, Zanzibar, 5 février 1860. Dépositions de plusieurs esclaves africains appartenant à Kanoo Mungee, marchand hindou de la caste vania (*Banian*) et sujet britannique résidant à Zanzibar. Les *vanias* forment une caste commerçante d'hindous du Gujârât. Pour une explication solide de ce terme, voir Pedro Alberto DA SILVA RUPINO MACHADO, « Gujarati Indian merchants networks in Mozambique, 1777-c.1830 », thèse de doctorat, School of Oriental and African Studies, université de Londres, 2005, p. 18-22. Kanoo Mungee possédait également 62 autres esclaves libérés par C. Rigby, qui enregistra leur origine ethnique. Les notes prises par C. Rigby sont écrites à l'envers sur les pages vierges au verso d'un registre de lettres allant jusqu'à 1855. Pour une description plus détaillée, voir *General*

Le même Suedi « de la tribu Myiao », qui avait environ 17 ans, confirma le récit de Nasiboo.

About six months ago my tribe was at war with another tribe; I was taken prisoner and conveyed to the Port of Keekwa. I was two months on the journey; at Keekwa I was sold to an Arab who conveyed me in a Buggalow⁴⁷ to Zanzibar, on arriving at Zanzibar I remained ten days in the house of the Arab, whose name is 'Bana Abdallah'. I was not taken to the slave market for sale, my Master Kanoo Banian purchased me from Bana Abdallah, and took me at once to his plantation in the country⁴⁸.

Le récit de Khamsini qui, à 24 ans, était le plus âgé des Yaos, présente des similitudes quant aux circonstances de sa capture initiale avec celles de Suedi, mais des différences quant à celles de sa vente à Kanno Mungee.

About three years ago my tribe was attacked by another tribe and I was taken prisoner. I was taken a journey of two months to Mungao on the sea Coast and was there sold to an Arab by name 'Masood' and I was with him two years. About nine or ten months ago my present master Kanoo Banian came to Mungao and purchased me of my late Master. A few days after Kanoo bought me he shipped me in a Dow and brought me to Zanzibar. Besides myself Kanoo brought seven slaves with him from Mungao to Zanzibar, of these three were females, and two, young boys, of whom one is since dead. Since I have been at Zanzibar I have worked in the town for my Master, conveying goods to and from the Custom House, &c.⁴⁹.

De même que Nasiboo, Mazariwa⁵⁰, un autre jeune Yao âgé de 18 ans, fut également enlevé et finit par être acheté à Mungao avec Khamsini :

About two years ago I was in a field of Indian corn [maize] near my own village when I was seized by some men of another tribe, and was kept as a slave for nearly a year amongst the Makondi [Makonde, in southeastern Tanzania and northeastern Mozambique] tribe. I was then taken a journey of a month and a half to Mungao on the Sea Coast, I was there four days and was then purchased by my present Master Kanoo the Banian, he paid some cloth for me. Kanoo then shipped me in a boat with

Rigby, Zanzibar and the slave trade, éd. par M^{me} C. E. B. Russell, Londres, Allen and Unwin, 1936, p. 86-87, 140 et 142.

47 - Sans doute une variante du *baggala*, « le dhow de haute mer traditionnel dans le golfe Persique et le golfe d'Oman. Il se caractérise par une poupe à cinq fenêtres, qui est souvent sculptée avec raffinement à la manière des anciennes caravelles portugaises », Alan VILLIERS, *Sons of Sinbad*, New York, Charles Scribner's Sons, 1940, p. 417.

48 - ZNA, AA 3/11. Notes prises par C. Rigby, Cour consulaire britannique, Zanzibar, 5 février 1860.

49 - *Ibid.*

50 - Le nom de cet homme semble dériver du terme swahili *mzalia*, qui signifie un esclave né sur place ou un descendant d'esclave.

*seven other slaves and brought us to Zanzibar. I came to Zanzibar about nine or ten months ago and have since worked in the town for my Master*⁵¹.

Le plus jeune du groupe, un certain Mubrook (ironiquement, Mabruk signifie « béni » ou « félicitations ! »), qui est un nom d'esclave musulman répandu, était « de la tribu de Makondeh » et n'avait que 8 ans. Son témoignage affirmait : « Je ne me souviens pas de la façon dont j'ai été capturé et de qui m'a conduit à terre. » Kanoo Mungee l'avait acheté à Mungao et conduit à Zanzibar dix mois auparavant environ. Il travaillait sur la plantation de Kanoo au moment de sa déposition.

C. Rigby enregistra de manière détaillée les dépositions des deux femmes. Il s'agissait de Shereefah, âgée de 20 ans, et de Hidayah, 22 ans, toutes deux de la tribu Myassa (« sur les rives du grand lac Nyassa »), selon les notes prises par C. Rigby. Les réponses retranscrites de Shereefah, sous la forme de phrases courtes bâties sur le même modèle inclinent fortement à penser qu'elle répondait à une série de questions de la Cour :

I was taken prisoner many years ago by some people of the Makondeh tribe. I lived with them until two years ago when I was taken to Mungao on the Sea Coast and then sold to a Banian. I lived with this Banian until his death which occurred about a year ago, when my present Master Kanoo Banian came to Mungao and purchased me and brought me to Zanzibar with seven other slaves, of whom two were boys and three were females. My Master had purchased twenty slaves at Mungao and twelve of these ran away before shipment.

Elle déclarait n'avoir jamais été payée, et n'avoir rien reçu d'autre qu'un peu de nourriture et quelques vêtements. Elle affirmait que, si elle était libre, elle pourrait travailler et « se procurer des vêtements décents »⁵².

Dans sa déposition, Hidayah donnait de la même façon les détails suivants sur son asservissement et sur son expérience de l'esclavage :

*I was seized and taken from my own country when I was very young and therefore I do not remember the circumstances. I was for some years held in slavery at Mungao by an Arab by name 'Syed bin Toomah'; about two years ago my Master sent me to Zanzibar to be sold. I was sold by auction in the slave Market and my present Master Kanoo purchased me; I have since lived in his home and worked for him. I have never received any money from him, he gives me neither food nor clothing, but sends me out to work and earn money for my own support*⁵³.

Lorsque l'on étudie les différentes possessions de ce propriétaire d'esclaves hindou, on voit se dessiner un large spectre d'expériences de l'esclavage, certains des

51 - ZNA, AA 3/11. Notes de C. Rigby, Cour consulaire britannique, Zanzibar, 5 février 1860.

52 - *Ibid.*

53 - *Ibid.*

esclaves ayant été capturés lors d'un conflit ou d'un raid, d'autres enlevés, et d'autres enfin réduits en esclavage alors qu'ils étaient encore de très jeunes enfants. Dans les années 1850, le capitaine de la marine française Charles Guillaumin relatait que les ventes d'esclaves à Kilwa Kivinje se négociaient de manière individuelle avec les marchands locaux, un schéma qui est conforme à ces récits et confirmé par J. Kirk en 1873, lorsqu'il observait que les esclaves étaient gardés dans les enclos de chaque négociant d'esclaves pour être ensuite vendus illégalement⁵⁴. De manière similaire, les témoignages enregistrés par C. Rigby semblent illustrer le même schéma d'achat à Mungalo. On voit également que de nombreux esclaves passaient un temps considérable à servir d'esclaves soit auprès d'autres Africains, soit auprès de propriétaires d'esclaves de la côte (« les Arabes ») sur le continent avant même d'être envoyés à l'étranger⁵⁵. Kanoo Mungee acquit deux de ces esclaves en les achetant à un autre propriétaire d'esclaves à Zanzibar, un autre fut acheté aux enchères dans le tristement célèbre marché aux esclaves de Zanzibar, et les cinq autres furent achetés directement sur la côte, lors d'une opération de plus grande ampleur. Certains d'entre eux travaillaient sur sa plantation, mais d'autres travaillaient pour lui en ville ou chez lui⁵⁶. Pour finir, il semble évident que Kanoo Mungee n'était pas très généreux avec ses esclaves en matière de nourriture et de vêtements, et qu'il était très impopulaire auprès des personnes ayant témoigné contre lui.

En juillet, C. Rigby enregistra le témoignage d'une autre jeune femme âgée de 16 ans qui se prénommait également Hidayah. Son récit vient encore enrichir les données sur l'organisation de la traite des esclaves en Afrique orientale.

*I belong to the tribe of Uniamesi [Unyamwezi, in western Tanzania], my native country is on the West (sic) shore of the Lake of Ujiji; about fourteen months ago I was seized by people of another village and sold to some Arabs. The Arabs brought me to Bagamoyo on the Sea Coast. I arrived at Bagamoyo about seven months ago, and on arriving there I was purchased by the prisoner Hurjee [bin Nassur, a Khoja] from the Arabs. Many slaves were brought down to the Coast with me, most of them were brought to Zanzibar for sale. I don't know what the prisoner paid for me. We received sufficient food, it consisted of Jowaree [sorghum bicolor]*⁵⁷.

Enfin, C. Rigby prit en septembre des notes détaillées concernant le cas de Ragoojee Namia, un marchand hindou de la caste vania âgé de 33 ans qui était accusé d'avoir récemment acheté des esclaves, violant ainsi l'ordre explicite de

54 - David Lawrence HORNE, « Mode of production in the social and economic history of Kilwa to 1884 », thèse de doctorat, UCLA, 1984, p. 190-194.

55 - Voir F. MORTON, « Small change... », art. cit. et E. A. ALPERS, « The other middle passage... », art. cit.

56 - Sur les différents travaux effectués par les esclaves africains à Zanzibar, voir F. COOPER, *Plantation slavery...*, op. cit., p. 153-200 et 211-212.

57 - ZNA, AA 3/11. Notes de C. Rigby, Cour consulaire britannique, Zanzibar, 24 juillet 1860.

C. Rigby interdisant une telle pratique de la part de sujets britanniques. Les cinq jeunes Africains qui déposèrent lors du procès évoquaient dans leurs récits les ravages récents causés par la terrible épidémie de choléra qui balaya l'Afrique orientale en 1859, ainsi que les dangers représentés par l'enlèvement et par des proches indignes de confiance⁵⁸. Comme le déclarait un homme Yao de 18 ans nommé Toombo :

*I was seized by my own elder brother and taken to Quali [Kwale] on the sea Coast and sold by my brother to my present master the prisoner before the court. I do not know what he paid for me. When I say that my own elder brother sold me I mean that he was my half brother by the same father but different mothers. My mother was also sold with me by my half brother. The reason he sold us was because there was a famine in our country and we could not procure any food. My mother died about nine months ago, just after we arrived at Quali, where the prisoner my master resides*⁵⁹.

Les cinq personnes en question furent finalement transportées sur la côte la plus septentrionale de Mrima, où l'inculpé les acheta et les garda dans sa maison de Kwale jusqu'à ce qu'il décide de les emmener à Zanzibar. Plusieurs témoins déclarèrent avoir été achetés contre du tissu, et non avec de l'argent. Il y avait avec Toombo une autre Yao (une petite fille de 6 ans nommée Fikri), deux Magangeh [Mang'anja] ou Chewa du sud (le Baraka de 14 ans et une petite fille de 9 ans nommée Faidah), et une jeune femme Ngindo de 14 ans nommée Majooma.

Chacun de ces témoignages fournit des informations précieuses sur le processus de l'asservissement, le trajet entrepris par les captifs, et certains aspects de la vie d'esclave en Afrique orientale. Ils soulèvent néanmoins plusieurs questions évidentes, à savoir les circonstances de leur retranscription écrite et le degré d'altération des témoignages des personnes interrogées par le double processus de l'interrogation et de la traduction. Dans la mesure où la plupart de ces témoignages ont été enregistrés dans le cadre de procès judiciaires ou d'archives d'affranchissement, ils semblent principalement contenir les réponses directes aux questions posées. On peut imaginer que chaque « Je ne sais pas combien il a payé pour m'acheter » était la réponse à une question très directe portant sur le prix. De telles questions peuvent conduire le témoin à ne fournir que les informations demandées par la personne qui l'interroge, et donc à étouffer la voix des esclaves. Ces échanges sont néanmoins précieux non seulement en raison des détails que les esclaves africains choisissaient de divulguer, mais aussi de l'aperçu sur la psychologie des individus impliqués dans la mise en œuvre de la politique britannique de lutte contre l'esclavage dans l'océan Indien. C. Rigby semblait ainsi très

58 - Sur les dégâts causés par le choléra venu d'Inde au XIX^e siècle, voir Juhani KOPONEN, *People and production in late precolonial Tanzania: History and structures*, Helsinki, Finnish society for development studies, 1988, p. 159-162.

59 - ZNA, AA 3/11. C. Rigby, Cour consulaire britannique, Zanzibar, 4 septembre 1860. La société Yao étant matrilineaire, le frère patrilinéaire de Toombo n'avait aucun lien de parenté direct avec lui ou avec sa mère.

curieux de connaître les prix pratiqués pour l'achat d'esclaves en Afrique orientale ainsi que les itinéraires empruntés pour les conduire jusqu'à Zanzibar. Il montrait un intérêt moindre pour les noms et la localisation précise des négociants d'esclaves et des propriétaires antérieurs, ce qui traduisait peut-être un sentiment d'impuissance quant à la possibilité de mettre pleinement en œuvre la politique abolitionniste. Les causes profondes de l'esclavage – les marchandises que les esclaves contribuaient à produire et les conditions sociales et environnementales ayant conduit à leur asservissement – semblaient l'intéresser encore moins.

La persistance de l'esclavage dans le golfe Persique

La troisième et dernière source considérée ici est constituée de récits similaires d'esclaves africains en fuite qui étaient libérés ou cherchaient à être affranchis auprès des consulats britanniques en Arabie. Un rapport datant de 1857 livre de courtes déclarations de neuf hommes et huit femmes, âgés de 9 à 60 ans, envoyés comme esclaves à Zanzibar, où plusieurs d'entre eux avaient ensuite été enlevés et emmenés par bateau en Arabie avant d'être libérés à Mascate puis transportés à Bombay à bord du navire de commerce britannique *Cœur de Lion*⁶⁰. À l'exception d'une femme mère de trois enfants qui souhaitait retourner à Zanzibar, tous voulaient rester à Bombay, arguant du fait « qu'étant esclaves dans leur pays, ils ne désiraient pas y retourner ». Ces récits sont moins riches en informations que les autres témoignages sur les circonstances de la réduction initiale en esclavage (bien que l'enlèvement semble représenter une menace commune). Ils se concentrent plutôt sur les enlèvements survenus *après* que chaque individu ait été vendu à un propriétaire d'esclaves de Zanzibar. Selon Abdulla, un jeune Yao d'environ 24 ans ayant vécu quinze ans à Zanzibar « au service d'un certain Salmeen... [il] a été capturé il y a environ six mois par un grand groupe d'hommes de la caste Sooree [*sic*], maintenu fermement, transporté à [la ville de ?] Zanzibar puis de là convoyé par bateau à Mascate ». La même chose s'est produite pour Nimbamza, un homme de 40 ans qui était tenu en esclavage à Zanzibar depuis environ deux ans « au service d'Abdool Vayman ». Il fut apparemment pris par le même groupe de Suris, dirigé par un certain « Mahomed », qui avait enlevé Abdulla. Damassee, âgé d'environ 22 ans, était né en esclavage à Zanzibar et avait vécu chez un homme nommé Hanamdee « jusqu'à il y a environ deux ou trois mois avant d'être capturé par un certain Abdoola et plusieurs hommes de la caste Sooree » et envoyé par bateau à Mascate. Plusieurs des femmes libérées à Bombay soulignaient qu'elles avaient été capturées alors qu'elles étaient éloignées de la maison de leur maître, alors qu'elles transportaient un message, qu'elles ramassaient du bois ou cherchaient de la nourriture⁶¹.

60 - Pour plus de détails sur le *Cœur de Lion*, voir l'échange sur Mariners-L Archives à l'adresse suivante : <http://archiver.rootsweb.com/th/read/Mariners/2005-08/1124700720>.

61 - ZNA, AA 3/17. Forjett à Crawford, Bombay, 27 novembre 1857.

On peut tirer de ces dix-sept déclarations plusieurs détails importants. Tout d'abord, elles expriment la peur constante de ces hommes et femmes d'être capturés et de disparaître à tout moment de Zanzibar, et ce même de la part d'esclaves africains résidant à Zanzibar depuis de nombreuses années et installés dans une relation de servitude stable. Ensuite, il ne fait aucun doute que les principaux acteurs de ce type d'enlèvements, qui bouleversaient la stabilité du système d'esclavage de Zanzibar, étaient des Arabes suris originaires d'Oman, Sur étant le centre de la traite des esclaves dans le golfe d'Arabie⁶². Troisièmement, l'habitude anglo-indienne qui consiste à appeler tous les Africains « Seedeas » dans la transcription de ces déclarations nous semble curieuse, comme s'il n'était pas nécessaire d'établir des distinctions entre Africains selon leur origine ethnique⁶³.

Certaines des meilleures sources d'informations sur l'existence des esclaves africains dans le golfe proviennent des témoignages qu'ils ont fourni plus d'un demi-siècle plus tard lorsqu'ils se rendaient dans les consulats et agences britanniques à Bahrein, Chardja et Mascate pour être affranchis. Bien que la politique britannique ait généralement eu tendance à tolérer l'institution de l'esclavage en Arabie orientale, l'administration dans le golfe était très réticente face aux cas de sévices physiques et de négligence flagrante dans sa juridiction⁶⁴. Elle développa donc une politique qui devint systématique après 1921, consistant à accorder des certificats d'affranchissement officiels aux esclaves fugitifs victimes de mauvais traitements. Les certificats d'affranchissement, estampillés du sceau officiel du gouvernement, rédigés à la fois en anglais et en arabe, étaient fortement valorisés par les esclaves affranchis : ils représentaient pour eux le moyen d'accéder à un certain degré de liberté et de respectabilité dans la société du golfe Persique. Pour obtenir ce certificat d'affranchissement, les esclaves devaient se présenter dans les consulats et agences britanniques et justifier de leur identité ainsi que de leur condition. Les témoignages d'affranchissement révèlent des aspects importants de la vie des esclaves africains dans le golfe à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, permettant de tirer des conclusions générales sur la nature et le processus de l'asservissement. De plus, en procédant à des calculs à partir des dates peu précises fournies par les esclaves dans leurs témoignages, les historiens peuvent aujourd'hui glaner des informations sur la durée et l'étendue de la traite des esclaves à certaines époques.

Une déclaration faite à Mascate en 1930 par Walaid bin Mulla, un pêcheur de perles esclave âgé de 40 ans, donne des détails sur les circonstances de sa réduction en esclavage, l'itinéraire suivi pour l'emmener en Arabie, sur son travail et la façon dont il était traité dans le golfe.

62 - Sur les Arabes suris, voir Matthew S. HOPPER, « The African presence in Arabia: Slavery, the world economy, and the African diaspora in Eastern Arabia, 1840-1940 », thèse de doctorat, UCLA, 2006, p. 43.

63 - Voir Amy CATLIN-JAIRAZBHOY et Edward A. ALPERS (dir.), *Sidis and scholars: Essays on African Indians*, Noida, Rainbow Publishers, 2004.

64 - Matthew S. HOPPER, « Imperialism and the dilemma of slavery in Eastern Arabia and the Gulf, 1873-1939 », *Itinerario*, 30-3, 2006, p. 76-94.

My native place is Yukamba [Ukambani, in eastern Kenya]. When I was about 15 years old I went to Mombasa in order to work there and while I was going one day to the gardens to bring coconuts a certain Muhamad of Sur met me on the way and kidnapped me and took me to his boat which sailed immediately from Mombasa for Sur where he sold me to a man named Khamis. After 10 days Khamis took me by boat to Ras Al Khaimah where he sold me to Ali bin Khalifah of Hirah⁶⁵. I stayed 15 years with Ali bin Khalifah during which period I worked for him 5 years as puller and 10 years as diver. Ali bin Khalifah then sold me at Dubai to Ahmed bin Bashir who handed me to his cousin Abdullah bin Yusuf. The latter used to send me in summer to diving banks and at the termination of the diving season he was taking all my earnings. In winter I had to serve my master and to work for my livelihood as he was neither giving me any food nor clothing. I could not get any chance to escape from my master until 20 days ago when I embarked a Badan of Batinah which took me to a place near Khaburah [on the Batinah coast]. I walked from that place to Sib [Seeb, west of Mascate] and then embarked a Badan which brought me to Matrah [immediately next to Mascate]. I have now come to take refuge at this consulate and beg HBM's government to grant me a manumission certificate so that no one may be able interfere with my liberty⁶⁶.

Le témoignage de Walaid nous informe non seulement sur son enlèvement et son voyage jusqu'en Arabie, mais également sur le nom de ses maîtres, sur les différents endroits où il a été débarqué, tout en nous donnant plusieurs détails curieux sur sa vie dans le golfe. Comme Walaid se souvenait de l'âge qu'il avait approximativement au moment de sa capture (15 ans) et que nous connaissons son âge approximatif au moment où il a livré son témoignage en 1930 (40 ans), nous pouvons à peu près dater son enlèvement en 1905, soit beaucoup plus tard que ne l'accordent généralement les comptes rendus conventionnels sur la persistance de la traite des esclaves entre l'Afrique orientale et l'Arabie.

Les témoignages d'esclaves africains cherchant à obtenir des certificats d'affranchissement dans les consulats et agences du gouvernement britannique à Bahrein, Chardja et Mascate entre 1921 et 1943 prouvent qu'un commerce des esclaves significatif s'est poursuivi bien après l'abolition de l'esclavage à Zanzibar et la cessation d'activité de l'escadron britannique de lutte contre l'esclavage dans l'océan Indien. Une étude de 90 témoignages d'affranchissement d'esclaves africains mentionnant spécifiquement avoir été enlevés en Afrique (ces mêmes archives comprennent les témoignages supplémentaires d'esclaves *muwālid* – nés en Arabie – en plus des Arabes libres d'origine africaine ayant été enlevés dans d'autres parties d'Arabie et réduits en esclavage, ainsi que des esclaves baloutches) révèle que 62 d'entre eux (69 %) se souvenaient avoir été enlevés à Zanzibar et sur la côte swahilie (Afrique orientale) et 28 (31 %) se souvenaient avoir été enlevés

65 - Ras el Khaïmah est situé dans les Émirats arabes unis sur la partie ouest de la péninsule du nord-ouest d'Oman, au niveau du détroit d'Ormuz. Hirah se trouve à Dubaï.

66 - British Library, Londres, India Office Records (ci-après IOR), R/15/1/217 Affranchissement des esclaves à Mascate, 1929-1932. Déclaration faite par Walaid bin Mulla, âgé d'environ 40 ans, enregistrée le 29 novembre 1930.

en Afrique du Nord-Est (en particulier en Éthiopie et au Soudan) entre 1872 et 1927. Si la taille de cet échantillon est trop faible pour en tirer des généralisations définitives sur les dates d'importation de la totalité des Africains dans le golfe, il prouve cependant que la traite des esclaves s'est poursuivie au ^{xx}^e siècle. Sur les 62 Africains qui se souvenaient avoir été enlevés en Afrique orientale, plus de la moitié (32) avait été enlevée entre 1895 et 1910. Environ la moitié des Africains qui se souvenaient avoir été enlevés en Afrique du Nord-Est (15 sur 28), l'avaient été entre 1900 et 1919. En se fondant sur ces chiffres, à portée certes limitée, on peut supposer qu'une forme de traite des esclaves entre l'Afrique orientale et le golfe s'est poursuivie au ^{xx}^e siècle, et s'est sans doute renforcée après 1885, particulièrement entre 1895 et 1910. De manière peu surprenante, ces dates correspondent à l'apogée de la production de perles dans le golfe Persique⁶⁷.

Un autre plongeur esclave, un homme d'environ 40 ans nommé Faraj livra le témoignage suivant à Mascate en 1931 :

I belong to Makwa tribe who are living at Uganda [presumably Makua living at Ungindo]. When I was a child I was kidnapped by my own tribe and sold to the people of Soor who embarked me on a boat which was anchoring at Bukin [Bukini, northwestern Madagascar]. I was brought to Soor where I stayed 10 days and then sold to Muhamad bin Sulaiman of Khaburah. The latter took me first to his place Khaburah and then to Dubai where he sold me to Abdullallah bin Huraiz al Bu Felasah of Dairah (Dubai). My master Abdullah sent me for fishing for about 3 years after which he handed me to one of the diving Nakhudas. My master was taking all my earnings. After 15 years my master Abdullah died. His son Muhamad took possession of me. He was also sending me to pearl fisheries and was taking all my earnings. He was neither supplying me with sufficient food and clothing nor giving me money out of my earnings for my expenses. In winter I used to go for fishing and out of the little money which I was earning, I was preparing clothes for myself. As my master was not treating me in a proper manner I ran away at night time about 8 days ago from him and embarked a boat belonging to Henjam. On arrival at [Jezirat] Henjam [a small island on the Arabian Sea side of Hormuz Island] I took refuge at the Telegraph Office. The Clerk in Charge sent me on board the mail steamer. On arrival at Bandar Abbas I intended to land there but I was not allowed to do so. I came to Mascate⁶⁸.

En raison de la nature difficile de leur travail, les pêcheurs de perles représentaient un contingent important des esclaves demandant à être affranchis auprès des agences britanniques. Mais d'autres témoignages, issus d'esclaves travaillant dans d'autres secteurs, sont également parvenus jusqu'à nous. Sanqur bin Abdul Khair, un esclave swahili d'environ 40 ans, livra le témoignage suivant à Mascate en 1931.

67 - M. S. HOPPER, « The African presence in Arabia... », art. cit., p. 162-218.

68 - IOR R/15/1/217. Affranchissement des esclaves à Mascate, 1929-1932. Déclaration faite par Faraj (nom du père inconnu) enregistrée le 3 février 1931.

I was born in Makamayo [?], Swahil. About 20 years ago a certain man called Abdullah bin Muhammad bin Mubarak of Sur kidnapped me and took me to Braimi where he sold me to Shaikh Sultan bin Muhammad Al Naimi of Buraimi⁶⁹. The latter used to send me to the forest and I was to cut wood from there and carry it to the town where charcoal was to be made for sale. I was well treated by him. When my master died about 8 years ago, I was transferred as an inheritance of the estate to his son Abdullah bin Shaikh Sultan Al Naimi. The latter was ill treating me. He never provided me with sufficient food and clothes. If I ever happened to ask him for a little money which is earned by me and taken by him, he used to beat me severely. Thereupon I seized the opportunity and ran away from Braimi⁷⁰.

Si les témoignages d'affranchissement peuvent représenter une source d'information précieuse, il faut cependant les considérer avec certaines précautions. Il ne faudrait pas commettre l'erreur de considérer ces témoignages comme étant représentatifs de l'ensemble des esclaves de la région du golfe Persique car de nombreux facteurs ont contribué à limiter le nombre de témoignages enregistrés. Pour toute une série de raisons, les esclaves africains qui cherchaient à obtenir un certificat d'affranchissement étaient majoritairement des hommes. De plus, une grande partie des témoignages enregistrés provenait de l'agent britannique en résidence à Chardja. Cet agent, d'origine perse, semble avoir eu tendance à bien traiter les esclaves baloutches (originaires du Balouchistan ou du Makran perse). Mais il était connu pour renvoyer à leur maître un grand nombre d'esclaves africains faisant appel à lui, en échange de pots-de-vin ou pour renforcer sa position précaire d'agent britannique sur la côte⁷¹. De sorte que la plupart des témoignages d'affranchissement d'esclaves africains sur la côte de la Trêve sont ceux des esclaves étant parvenus à s'échapper, en marchant jusqu'à Mascate ou en navigant jusqu'à Bahrein pour demander leur affranchissement. Le format des témoignages d'affranchissement a également varié avec le temps. Les agents britanniques ne demandaient pas toujours aux esclaves en quête d'affranchissement des détails sur leur arrivée en Arabie, et ces informations n'ont pas toujours été enregistrées. Certains cas de témoignages d'Africains enlevés sont trop lacunaires pour nous permettre de calculer la date de leur capture. De plus, tous les témoignages d'affranchissement n'ont pas été conservés. En dépit de ces limites, ils contiennent des détails importants qui permettent de mieux comprendre la nature et l'étendue de l'esclavage dans cette partie de l'océan Indien.

69 - Buraimi, également connu sous le nom de Al-'Ain, est une vaste oasis à la frontière entre Oman et les Émirats arabes unis. C'était l'un des derniers principaux centres de l'esclavage en Arabie orientale.

70 - IOR R/15/1/217. Affranchissement des esclaves à Mascate, 1929-1932. Déclaration de Sanqur bin Abdul Khair Swahil, âgé d'environ 40 ans, enregistrée le 22 juin 1931.

71 - M. S. HOPPER, « Imperialism and the dilemma of slavery... », art. cit.

Esclaves et traducteurs

Pour conclure, revenons aux questions que nous avons posées au début de cet article. Les trois hommes saisis sur le bateau américain *Lacouia* par le navire de guerre britannique n'ont visiblement pas été bien compris par leurs libérateurs britanniques parce que l'interprète ne parlait que le swahili, et non le makua. Ce simple incident rappelle de manière frappante à quel point la question de la capacité linguistique est essentielle pour l'historien, et s'applique autant à ceux qui livraient leur témoignage qu'à ceux qui leur servaient de traducteur. À quelques exceptions près, les esclaves africains n'apprenaient pas pendant leur enfance à maîtriser les langues des propriétaires d'esclaves de l'océan Indien, qu'il s'agisse du swahili, du comorien, de l'arabe, du français, du portugais ou du créole⁷². De plus, nous ne savons généralement pas qui exactement faisait office de traducteur entre les Européens et les sujets africains. Qui plus est, le peu que nous savons sur les individus qui servaient de traducteurs vient nourrir une nouvelle série de questions susceptibles d'altérer l'exactitude des traductions. Ainsi, comme nous l'avons vu, le rôle probablement ambigu et double de Amadi Sabaoma, agissant à la fois comme recruteur de main-d'œuvre et comme traducteur pour le commandant français de Mayotte, avait sans doute un impact sur la façon dont il choisissait d'interpréter les intérêts des enfants, qu'il avait recrutés comme main-d'œuvre. Cette situation n'est pas sans rappeler un autre cas semblable d'intérêts contradictoires parvenu à notre connaissance. Les intérêts d'un interprète, un comorien nommé Lumma, fils d'un chef et marié à la nièce du dirigeant d'Angoche, qui était le principal port pour la traite des esclaves hors du contrôle des Portugais au Mozambique, semblent avoir été de la même manière compromis par sa position à la fois d'employé du sultan de Zanzibar et de membre officiel de l'équipage de l'*HMS Gordon* recevant à ce titre un prix pour chaque cargaison d'esclaves libérés⁷³. Dans le cas du colonel C. Rigby par contre, dont les notes soignées sur les débats de la Cour du ministère de la Marine à Zanzibar constituent l'une de nos meilleures sources, nous nous trouvons en présence d'un officier britannique ayant de manière évidente la capacité linguistique nécessaire pour comprendre les témoignages des Africains dont il retranscrivait les paroles. La notice nécrologique de C. Rigby saluait « l'un des meilleurs linguistes orientaux, qui excellait en hindustani, marathe,

72 - Pour une illustration frappante de ce phénomène, voir Megan VAUGHAN, « Reported speech and other kinds of testimony », in L. WHITE, S. F. MIESCHER et D. W. COHEN (dir.), *African words, African voices: Critical practices in oral history*, Bloomington, Indiana University Press, 2001, p. 53-77. Edward A. ALPERS étudie la question de l'acquisition des langues par les esclaves africains dans « Diversity of experience and legacies of African slavery in the Western Indian Ocean », communication présentée à l'atelier « Confronting slavery: Towards a dialogue of cultural understanding », Rio de Janeiro, 22-25 novembre 2007.

73 - William C. DEVEREUX, *A cruise in the 'Gorgon'; or, eighteen months on HMS 'Gorgon,' engaged in the suppression of the slave trade on the East coast of Africa*, Londres, Bell & Daldy, 1869, p. 370-371. W. Devereux considère Lumma comme « l'informateur » du bateau, ce qui incluait, à notre sens, la responsabilité d'interprète.

canarien, guzerati, perse et arabe » et ajoutait que « partout où voyageait C. Rigby, que ce soit en Europe, en Asie ou en Afrique, il étudiait toujours les langues avec un professeur »⁷⁴. Cela semble aussi avoir été le cas à Zanzibar où, si l'on en croit sa fille, « Quelques mois après son arrivée en Afrique, C. Rigby avait acquis une maîtrise suffisante du kiswahili, la langue de la côte parlée par les indigènes, pour pouvoir converser avec les esclaves sans interprète⁷⁵. » Mais C. Rigby n'était pas un cas isolé. J. Kirk parlait bien le swahili et Robert Playfair, le représentant de la Grande-Bretagne à Zanzibar au milieu des années 1860, maniait correctement l'arabe. On trouve même dans les dossiers du ministère de la Marine des correspondances indiquant que certains officiers des vaisseaux de Sa Majesté avaient réussi des examens et étaient diplômés en plusieurs langues orientales⁷⁶. Néanmoins, à l'exception des étudiants en langue doués comme C. Rigby, il convient d'être prudent dans notre évaluation de l'exactitude de ces traductions des voix africaines à l'époque de la traite des esclaves.

En fin de compte, toutes les sources que nous avons étudiées ici ont été profondément affectées par l'esprit et par les dispositions juridiques du mouvement abolitionniste britannique. Même s'il est clair que l'indignation morale des interlocuteurs européens face à la traite et à l'esclavage influençait leur compréhension des déclarations, il n'est pas possible de mettre en cause la véracité de ces témoignages de manière sommaire⁷⁷. Bien que certaines phrases et sentiments reflètent peut-être plus les attitudes de ces Européens que celles des Africains libérés, il s'agit en fin de compte des sources dont nous disposons, et il que nous devons exploiter au mieux. Et surtout, quels que soient ses défauts inhérents, cette combinaison de différentes sources nous permet d'approcher au plus près l'expérience vécue de ces hommes, de ces femmes et de ces enfants africains qui représentent (parlent pour) les centaines de milliers d'individus victimes de l'avidité et de l'inhumanité des négriers africains, arabes et euro-américains dans l'Afrique orientale du XIX^e siècle.

Edward A. Alpers

UCLA

Matthew S. Hopper

Cal Poly, San Luis Obispo

Traduit de l'anglais par Sophie Noël

74 - « Obituary: Major-General Christopher Palmer Rigby », *Proceedings of the Royal Geographical Society and Monthly Record of Geography*, 7-6, 1885, p. 388-390.

75 - *General Rigby...*, *op. cit.*, p. 139.

76 - ADM 1/6301/SA.31. Voir la lettre à la commission du ministère de la Marine du 13 janvier 1874, demandant une augmentation pour le lieutenant de vaisseau Nankivell du HMS *Daphne*, qui avait réussi un examen en swahili.

77 - Voir aussi E. A. ALPERS, « Representations of children... », *art. cit.*